



HAL
open science

**“ Maria Caterina MANES GALLO (dir.), Identification de...,
dé-identification. Entre trace(s) et fiction(s) ”**

Leopold Mfouakouet

► **To cite this version:**

Leopold Mfouakouet. “ Maria Caterina MANES GALLO (dir.), Identification de..., dé-identification. Entre trace(s) et fiction(s) ”. Communication [Information Médias Théories] : revue québécoise des recherches et des pratiques en communication et information, 2020, <10.4000/communication.11911>. <hal-02903641>

HAL Id: hal-02903641

<https://hal.science/hal-02903641v1>

Submitted on 21 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Léopold Mfouakouet, « Maria Caterina MANES GALLO (dir.), *Identification de..., dé-identification. Entre trace(s) et fiction(s)* », *Communication* [En ligne], vol. 37/1 | 2020, mis en ligne le 11 mai 2020, URL : <http://journals.openedition.org/communication/11911>

1 Cet ouvrage impose une lecture à la mesure de sa scansion propre. L'« Introduction », précédée d'un « Avant-propos », est de Maria Caterina Manes Gallo, et porte sur « Trace(s) et fiction(s) : l'identité" comme résultat et comme présumé de processus(s) ». Avec ces nuances graphiques s'indique la complexité de la question qu'abordent les 12 textes que compte cet ouvrage collectif. Ceux-ci sont distribués sur quatre parties, chacune ayant trois contributions.

2 La première partie s'ouvre par l'étude d'un cas d'identification criminelle. Jean-Marc André y présente un homicide prémédité, où l'assassin, en soignant son anonymat, se dé-identifie, transformant ainsi ses traces en une sorte de fiction, tout à l'opposé du flic. Intrigue d'autant plus intensifiée que reste ouverte l'indécision entre l'identification et la dé-identification de la trace et/ou de la fiction.

3 Nicole Bosc étudie une autre relation, thérapeutique celle-là. Elle y voit un lieu d'émergence de traces psychiques. En effet, je parle, m'adapte et exerce ma liberté à partir des attentes de l'environnement social ou familial et des réponses sociales. Cela m'amène à mobiliser des comportements et des attitudes de survie, capables de provoquer des perturbations émotionnelles, des tensions d'autant plus tranchées qu'engrammées, elles laisseront des traces dans/sur mon corps. L'enjeu est l'ouverture du corps à la conscience de soi phénoménologique comme « être-au-monde ». La médiation du corps, lieu du contact à l'autre, du contact au monde, y joue un rôle essentiel. Dans ce cas, la confiance constitue le ciment sur quoi le « couple patient-thérapeute » travaille pour retrouver ces traces enfouies capables d'entraver la croissance vers l'autonomie.

4 Une question s'imposerait de savoir ce que vaut le processus d'identification. Nathalie Jaëck se la pose à partir d'une reprise des aventures de Sherlock Holmes, écrites par Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927. Cela débouche sur la portée des liens entre fiction et identification, laquelle, aléatoire, ouvre sur un processus inverse de dés-identification et de doute irréprouvable. Positiviste soucieux de connaître, décrire et identifier sans relâche le monde, Sherlock Holmes déploie sa quête de la réalité sur la base d'une conviction : la réalité est la scène où se joue la différence, modalité déguisée de la répétition. Connaître et apprendre impliquent alors reconnaissance des traces laissées par la répétition, dont la matière première est constituée de possibles limités. Ceux-ci ouvrent à de la fiction. De quoi procéder à un rapprochement avec Gilles Deleuze (1968), qui préférait virtualité à possibilité ; aussi avec Jacques Derrida (1990 : 105), qui aurait plutôt opté pour l'itérabilité.

5 La deuxième partie du livre commence par la question de l'identité et/ou de l'identification des saints. Giulia Barone note qu'à la différence de l'Antiquité païenne, le Moyen Âge chrétien, en dévalorisant le corps, se concentre sur l'intériorité. De plus, d'un point de vue iconographique, un consensus est difficilement atteignable quant à l'image du Christ, des saints et saintes. Leur identification passe par des attributs symboliques en mesure de signifier quelque épisode de leur vie ou alors par la représentation de la partie de leur corps qui a connu le plus de sévices. Comme si ce par quoi ils étaient identifiés, en ne donnant pas à voir leur aspect physique, contribuait du même coup à leur dé-identification.

6 De l'Antiquité païenne et du Moyen Âge chrétien, on passe à la modernité liquide du *selfie*. Anne Beyaert-Geslin utilise la méthodologie sémiotique pour scruter comment celui-ci donne à repenser une identité relationnelle : « [...] comme si le présent incluait le passé immédiat et inclinait déjà vers le futur, vers une nouvelle photographie puis une autre » (p. 76). « Je suis autre parce que je suis ici, puis ici, puis ici » (p. 77). Le *selfie* contribue ainsi à une identité de soi construite (et performée) par la mise en spectacle et la médiatisation de soi, à une redéfinition de la sociabilité, du temps et de l'espace. La comparaison opposant le devenir-collection de l'autoportrait artistique au devenir-partage du *selfie* permet de penser une présentation de soi renouvelé, celui-là (autoportrait artistique) donnant un déploiement fictionnel de soi plus large que celui-ci (*selfie*). Il y va d'une existence élargie aux dimensions d'un imaginaire qui fait droit à une fictionnalisation de soi différente.

7 Sandra Métaux se penche quant à elle sur « l'art cinétique re-programmé ». Il s'agit de l'identification esthétique, inspirée des travaux issus du design interactif appliqué à des œuvres cinétiques imaginées par le Gruppo T dans les années 1960. La réappropriation de ces œuvres cinétiques par les designers Serena Cangiano et Davide Fornari d'une part, par les quatre œuvres réalisées dans le cadre de cet événement de 2014-2015 avec une référence aux auteurs de ces années 1960 d'autre part, contribue à la réalisation de l'« œuvre ouverte » qu'avait si bien décrite Umberto Eco (1979). La mutualisation des notions et des processus de création explorés par ces artistes, s'ouvrant sur leur transmission grâce au public usager, offre une notion d'identification qui repose davantage sur la re-mise en scène des gestes, attitudes et pensées de l'artiste, que sur la re-production ou la transmission de l'objet.

8 Le pas suivant est marqué par la contribution d'Allain Glykos. Il examine le rapport entre faux témoignage et littérature sous l'angle du délit créateur. Cette création s'opérerait entre trahison de la réalité et garantie esthétique inspirée de « faits réels ». Sans opposer le faux témoignage au témoignage authentique, Glykos établit qu'il y a toujours quelque fictionnalisation en toute narration. S'inspirant de *La Fontaine*, de Celan et de son propre roman (2005), Glykos rapproche « témoin » et « testament », et montre en quoi la littérature fait hériter d'un « mentir vrai » et croire « que l'imaginaire est réel » (p. 117), autre manière de laisser des traces dans le réel.

9 Qui dit traces dit aussi vestiges matériels, lesquels sont toujours soumis au risque des disparitions, à l'épreuve des résistances, des détournements, de la ré-utilisation, du recyclage. Par le biais d'une archéologie des techniques, Michel Pernot montre comment toute archéologie, en faisant revivre le passé moyennant la culture matérielle, en tirant parti du jeu entre oubli et mémoire, donne à voir des pans entiers des sociétés disparues.

10 Penser la fiction au secours de l'identification, c'est aussi montrer comment se construit le personnage d'une œuvre de fiction. Par-delà la littérature mimétique se trouve la science-fiction. Celle-ci donne au lecteur la possibilité d'une forme inédite d'identification. Ce dernier procédera par invention du sens moyennant la voie lexicale, la reconnaissance de soi au travers du personnage (sa personnalité, ses réactions, son humanité, etc.). Sylvie Lainé reprend alors sa *novella* « Les yeux d'Elsa » (2005) pour montrer la stratégie purement science-fictionnelle qui y préside. Au cœur de cette stratégie, il y a la mise en scène du personnage, laquelle mène à la nécessaire distanciation du lecteur par rapport au point de vue du narrateur : processus de dé-identification où le lecteur ne se reconnaît plus dans le « je » de ce dernier. On croise ainsi une question philosophique fort ancienne : qu'est-ce que l'homme ?

11 Enfin, à la question de savoir si la dé-identification est un levier de l'inédit, Maria Caterina Manes Gallo répond en plaçant au cœur du travail de dé-identification le discours, l'entretien, compris comme acte d'interlocution éprouvé au feu des nouvelles technologies de l'information et de la communication, grâce aux dynamiques verbo-gestuelles. Mis dans un environnement contraint puis en situation interactionnelle, deux apprenants détenus provoquent la relance de l'entretien, à la suite d'une analyse du point des amnésies de l'un et du jeu de mots de l'autre, et compte tenu d'une coordination de verbalisations et d'expressions kinésico-faciales. Elle montre ainsi que quelque identité discursive étant projetée, la prise de position du locuteur le fera pencher vers quelque dé-identification par rapport à la projection de l'interlocuteur.

12 Dans la même lancée, Jean-Yves Baudouin traite, cette fois dans un cadre plus psychologique, des informations faciales dans le but de voir comment s'y déploient les mécanismes cognitifs d'identification des visages. Plusieurs phénomènes psychologiques (tels les effets de prototype, de distinctivité et de caricature, de l'origine ethnique, ou encore les fausses identifications et le rôle des catégories sociales dans ces fausses identifications) sont étudiés à partir de quelques types de modèle (hypothèse modulariste), ce qui n'empêche pas d'être plutôt renvoyé à une conception interactionniste beaucoup plus complexe.

13 Cette complexité en appelle à un travail transversal d'équipe, ce que font Aurélie Bugeau, Vinh-Thong Ta, Geoffrey Letournel, Jean-Philippe Domenger, Maria Caterina Manes Gallo. Il s'agit de savoir comment respecter l'anonymat sans dégrader le visage, lieu de conservation d'informations nécessaires à l'analyse des émotions qui s'y trouvent exprimées. Une nouvelle méthode (détection du

visage et localisation des repères faciaux ; segmentation de la tête ; lissage adaptatif) est testée. Il en ressort quelques résultats analysés du point de vue qualitatif d'une part, quantitatif d'autre part, pour parvenir à une dé-identification complète qui tient compte des corpus audiovisuels (traitements de toutes les zones identifiables tels les cheveux et même les tatouages d'une part, traitement du son d'autre part).

14 Nous avons évoqué ci-dessus le nom de Derrida. Il est absent de tout l'ouvrage, lui qui savait si bien écrire l'« entre [des] trace(s) et [des] fiction(s) ». On le voit même parfois donner à lire autrement une question rencontrée (« qu'est-ce que l'homme ? ») à la lumière d'une considération de *Robinson Crusoe* qui croise aussi autrement la dé/identification :

Est-ce moi ? Est-ce ma trace ? Est-ce mon chemin ? Est-ce le spectre de mon empreinte, l'empreinte de mon spectre ? Suis-je en train de revenir ? Suis-je ou ne suis-je pas revenant ? Un revenant de moi-même que je croise sur mon chemin comme la trace de l'autre, sur un chemin qui est déjà un chemin de retour et de revenance, etc. ? [...] L'autre homme, le pas de l'autre homme, n'est-ce pas encore moi, moi tout seul qui, revenant comme un revenant sur le chemin circulaire de l'île, deviens une apparition pour moi, un fantôme spéculaire, un spectre spéculaire (l'autre homme comme moi, moi comme un autre, je qui suis un autre), mais un fantôme spéculaire qui ne peut pas, qui ne sait pas s'il est lui-même, *ipse*, qui n'en sait trop rien — et s'il peut encore se regarder dans la glace ? (Derrida, 2010 : 84).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DELEUZE, Gilles (2011), *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France.

DERRIDA, Jacques (1990), *Limited Inc.*, présentation et traduction par Elisabeth WEBER, Paris, Galilée.

DERRIDA, Jacques (1996), « Demeure. Fiction et témoignage », dans Michel LISSE (dir.), *Passions de la littérature : avec Jacques Derrida*, Paris, Galilée, p. 13-73.

DERRIDA, Jacques (2010), *Séminaire. La bête et le souverain Volume II*, édition établie par Michel LISSE, Marie-Louise MALLET et Ginette MICHAUD, Paris, Galilée.

ECO, Umberto (1979), *L'œuvre ouverte*, Paris, Éditions du Seuil.

GLYKOS, Allain (2005), *Parle-moi de Manolis*, Chauvigny, L'Escampette.

LAINÉ, Sylvie (2005), « Les yeux d'Elsa », *Galaxies*, 37, p. X-XV.